

exaltation d'esprit l'ont conduit à la détestable action qu'il a commise et à la mort offensée qui en a été le juste châtimant. *Le Courrier des Etats-Unis* résume ainsi tous ces événements :

« L'événement du Vendredi Saint, 11 avril 1865, jour qui restera une des grandes dates de l'histoire, comprend dans son ensemble, avec ses péripéties, ses émotions et ses coups de théâtre, le scénario tout taillé d'une époque tragique.

« Le prologue dessine la figure sinistre de Booth, né, en quelque sorte, le poignard à la main, élevé de père en fils dans l'atmosphère des conjurations, et grandissant dans l'intimité des meurtriers de César; son frère s'appelle Janius Brutus, dans la vie réelle comme sur la scène. Il joue lui-même les traits de Shakespeare, et il s'incarne si bien dans ses rôles qu'il blesse les personnages fictifs avec lesquels il croise le fer devant la rampe. Un jour enfin, il se prend lui-même pour un héros et se voue à l'immolation des tyrans. « *Sic semper tyrannis.* »

« Le drame commence par un coup de foudre. Le premier acte a pour décor un théâtre plein de foule. La pièce représentée est une comédie, une étude de mœurs, gai, vive, alerte; l'esprit public est à l'unisson; le pays va renaitre à la joie après quatre années lugubres; l'air est plein d'espérance; le soleil émerge des nuages... Tout à coup, la foudre éclate; le coup frappe à la tête de la nation, et de toutes parts le peuple s'enfuit par les rues jetant ce cri sinistre: le chef de l'Etat est assassiné!

« Le second acte, c'est la fuite des meurtriers, le deuil, les funérailles. C'est le soleil obscurci par une tache de sang; c'est l'anxiété publique, c'est l'horreur du crime surrexaltée par la vue de la victime, menée de ville en ville, comme jadis le cadavre de César, porté au forum et découvert par Antoine pour enflammer l'indignation du peuple.

« Le troisième acte vient de finir. C'est la poursuite des conjurés; l'arrestation de quelques misérables, comparés obscurs, instruments soudoyés, qui évitent la balle et reculent jusqu'à la potence. Puis la chasse par les monts, les bois, les marais. L'homme seul, blessé, se traînant de buisson en buisson, de gîte en gîte, rusant avec tout un peuple à sa poursuite; puis, corcé, traqué dans la nuit, dans un coin obscur, enfermé dans sa tannière; entre le feu qui flambe autour de lui et le cercle de fer qui l'étreint; faisant tête encore, et, tandis que son dernier ami le renie et tend ses poignets aux menottes, tombant sous la balle d'un soldat, et jetant ce dernier adieu à la vie: « Allez dire à ma mère que je meurs pour mon pays. » Il est encore dans son rôle; lui seul a su le jouer jusqu'au bout, ou plutôt tous l'ont joué à merveille; les autres en mercenaires, lui en fatigué.

« Acte IV.—La conspiration et ses développements.

« Acte V.—La potence.

« Epilogue.—La justice est satisfaite. La victime est vengée. Le peuple est grand et ouvre son cœur à l'oubli des ressentiments.

« N'y a-t-il pas dans cette rapide esquisse le canevas d'un grand drame humanitaire qu'on pourrait appeler: La leçon de la guerre civile? »

Le quatrième acte est commencé et le cinquième n'est pas éloigné. Après une longue et mystérieuse enquête, dans le cours de laquelle le nouveau président Johnson a cru devoir lancer une proclamation offrant des récompenses pour le président Jefferson Davis, et MM. Sanders, Tucker et Cleary, réfugiés au Canada comme complices, le procès vient enfin de commencer et se fait à huis-clos. Les accusés devant la commission militaire sont nombreux. Les principaux sont Harold, le complice de Booth, Payne, l'assassin présumé de la maison Seward, et une femme du nom de Surratt, que l'on prétend avoir été une des principales instigatrices du complot.

On a déjà la nouvelle de la sensation causée en Angleterre et en France par la mort du président. L'indignation a été la même dans la Grande-Bretagne et sur le continent. La reine a écrit une lettre autographe de condoléance à Mme Lincoln, et de nombreuses manifestations se succèdent.

La nouvelle est arrivée peu de temps après nos ministres, MM. Cartier et Galt, que MM. Brown et MacDonald doivent avoir rejoints. Les deux premiers ont fait leur début oratoire devant le public de Londres, à la fête annuelle de la corporation des poissonniers. Plusieurs ministres et hommes d'état assistent ordinairement en Angleterre à ces sortes de réunions, et ce sont les occasions dont ils se servent assez souvent pour exprimer leur opinion lorsque les chambres sont en vacance. M. Cartier a déclaré que non-seulement les Canadiens ne désirent point l'annexion aux Etats-Unis; mais qu'ils ne voient cette perspective qu'avec horreur.

L'Empereur Napoléon est parti pour l'Algérie, laissant la régence à l'Impératrice dans son absence. On donne pour motif à ce voyage des raisons de politique, des raisons d'administration et des raisons de santé. Toutes ces conjectures sont peut-être vraies. L'empereur a besoin de se distraire, de prendre l'air de la mer, de voir par lui-même ce qui se passe dans la plus importante de ses colonies, et avec tout cela il n'est point fâché d'habituer l'Impératrice et encore plus les Français eux-mêmes à la régence.

Il est probable cependant que les prochaines nouvelles d'Amérique abrègeront son voyage. Le trône de Maximilien est devenu fort chancelant, et le gouvernement américain tolère des enrôlements qui se font même à Washington, pour le compte de Juárez, avec la plus grande audace et jusqu'ici avec la plus grande impunité.

Le nouveau président, M. Andrew Johnson, se trouve aussi à rencontrer deux nouveaux ambassadeurs: Sir Frederick Bruce, frère de Lord Elgin, pour l'Angleterre, et M. de Montholon pour la France. C'est presque une fatalité qu'en un pareil moment, toute la diplomatie de part et d'autre se trouve exposée en de nouvelles mains. Il est vrai que les deux ambassa-

deurs sont loin d'être novices, et ont déjà donné de grandes preuves de leur habileté.

Les deux événements les plus considérables en Europe aux dernières dates, étaient le discours de M. Thiers en faveur du Pape et la mort de M. Cobden.

Le discours de M. Thiers a causé une de ces grandes surprises que l'on éprouve toujours lorsqu'un homme public se sépare sur une question importante du parti auquel il appartient. Déjà M. Olivier, l'un des hommes les plus considérables de la très petite opposition qui siège au Corps Législatif avait étonné la chambre et son parti par la manière décidée avec laquelle il s'était rallié au gouvernement sur plusieurs points, censurant même les impatiences et les exigences de ses collègues libéraux comme aurait pu le faire un conservateur éprouvé. M. Thiers, lui, a trouvé le moyen de se séparer de l'opposition, sans se rallier au gouvernement. Il a su de plus forcer le ministre M. Rouher à déclarer que la souveraineté temporelle du Pape serait maintenue.

Le discours de M. Thiers a eu en outre une immense influence sur l'opinion publique. Se plaçant au point de vue des libres-penseurs, eux-mêmes, il a montré tout ce que la France comme puissance européenne, comme influence morale dans le monde entier, avait à perdre à la déchéance temporelle du Pape. Le parti religieux lui en a su un grand infini; les légitimistes eux-mêmes se sont fait inscrire chez lui et le Nonce du Pape est allé lui faire visite. En retour, les journaux officiels et officieux se déclarent contre lui et s'emportent en récriminations.

La mort de M. Cobden a créé en France une sensation presque égale à celle qu'elle a produite en Angleterre. Quelques journaux français ont pris le deuil et l'empereur a écrit une lettre de condoléance. C'est que l'illustre défunt avait été pour beaucoup dans le système de libre-échange partiel, qui depuis quelques années a été établi entre les deux rivages de la Manche. M. Cobden est du petit nombre des hommes qui ont pu faire accepter leurs idées à leurs adversaires. Aussi Sir Robert Peel en proposant la révocation des lois sur les céréales, a-t-il su lui faire hommage de la grande mesure dont il était le véritable père, et dont lui-même n'était que le parrain. M. Cobden n'a pas voulu que le triomphe de son idée fût en quelque sorte amoindri par les avantages personnels qu'on aurait pu le soupçonner d'avoir ambitionnés, et il a refusé portefeuilles, honneurs et dignités. Le peuple anglais, avec cette générosité qui le distingue toujours à l'égard de ses hommes publics, a voulu l'indemniser par une souscription volontaire, des dépenses et des privations qu'il s'était imposées pour le succès de ses doctrines économiques; et une somme considérable lui fut offerte. Il ne put en justice pour sa famille la refuser. Dans ce moment une nouvelle souscription nationale se fait pour honorer sa mémoire et nul doute qu'elle atteigne un chiffre très-élevé.

M. Cobden était âgé de 65 ans. Il était le fils d'un fermier du comté de Sussex. Il se livra jeune au commerce et ne tarda pas à y faire une honnête fortune. Il se mit à la tête du mouvement contre les lois des céréales, et fonda la vaste association qui avait pour titre *Anti-corn-law-league*. En 1841 il fut envoyé au parlement par la petite ville de Stockport; et depuis ce temps les collèges électoraux les plus importants se sont disputé l'honneur de l'élire. Il y avait chez lui cette imperturbable conviction qui ne se rebute de rien et qui est tellement certaine du succès qu'elle prophétise plutôt qu'elle ne discute.

Mentionnons en terminant quelques décès d'hommes marquants dans notre pays. Le premier nom qui se présente est celui du juge Gale qui avait conservé dans un âge très-avancé une remarquable vigueur d'intelligence, et qui a joué autrefois un rôle important dans notre politique et dans notre législation. M. Gale était né à St. Augustin en Floride, en 1783.

M. Gordon, conseiller législatif, et M. Thompson ancien député, font part du Haut-Canada dans le nécrologe du mois dernier.

Notre clergé a perdu dans le même temps M. l'abbé Pelletier, ancien directeur des collèges de Ste. Anne et de Terrebonne, âgé de 58 ans, et le Père Mainguy de la compagnie de Jésus. M. Pelletier était connu comme écrivain aussi bien que comme professeur, et rédigea jusqu'à tout dernièrement la *Chronique de la "Quinzaine,"* dans la *Gazette des Campagnes*. Le Père Mainguy est au nombre des premiers jésuites qui soient venus en Canada depuis le rétablissement de l'ordre. Il a exercé longtemps son ministère parmi les populations franco-canadiennes qui se trouvent à l'extrémité occidentale du Haut-Canada. Il est mort à la suite d'une retraite qu'il prêchait à Montmagny.

Comme nous allions terminer, la *Minerve* nous apprend la capture de Jefferson Davis, de son état-major et de sa famille. Les dispositions de l'opinion publique aux Etats-Unis, celles du nouveau président et de son entourage, et la nature du tribunal qui sera appelé à le juger, laissent peu de doute sur le sort qui l'attend.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

—Les examens publics et la distribution des prix dans les classes du soir à l'Institut des Artisans de Montréal, ont eu lieu devant un nombreux auditoire, sous la présidence de M. Beckett le président de l'Institut. Sa Seigneurie l'évêque anglican de Montréal, l'hon. M. McGee et le Surinten-